

Une vie,
chemin pour la libération d'un peuple.
Le père Joseph Wresinski.

Par Jean-Claude Caillaux

A quelques kilomètres de Paris, au milieu des années cinquante, au lieu dit Château de France, c'est l'errance et le dénuement. Exclues de partout, reléguées en ce bout du monde-là, des familles résistent à la honte et au mépris, pour survivre. Des hommes et des femmes refusent l'humiliation qui s'est imprimée au fond d'eux-mêmes, pour que leurs enfants vivent quand même. Ici, dans la boue et la poussière, malgré le bruit et la fureur, ou le trop de silence parfois, se joue chaque jour le combat pour la dignité : non seulement trouver du travail, de la nourriture, des vêtements, mais garder en soi le sentiment d'être encore un père ou une mère pour ses enfants en dépit de la misère qui détruit.

Dans ce camp, rien ne se passe vraiment qui construise l'avenir, parce que jamais personne ne passe faire autre chose que d'humilier, d'humilier plus encore, laissant comme seule trace le souvenir des reproches, des impossibles conseils, des menaces, toujours ces mêmes menaces de prendre les enfants pour les mettre chez des gens qui les aimeraient... Comme si..., mais comment expliquer ce qu'on a parfois du mal à comprendre soi-même, qu'on aime ses enfants quelles que soient les conditions de vie, qu'on les aime malgré les maladresses, l'énervement et la violence ? Comment dire, lorsque personne jamais ne nous donne la parole, qu'on ne nous a même pas retirée d'ailleurs, puisque, c'est acquis d'avance, nous n'en avons pas... Sans argent, sans pensée, sans parole, rien du tout. "Avec ces gens-là, il n'y a rien à faire" : voilà ce qu'on dit de nous, et cela tellement souvent qu'on en est arrivé à le croire !

Et voici qu'un jour, raconte-t-on, un homme frappe à la porte d'un de ces abris en fibro-ciment que l'on rencontre d'habitude sur les chantiers et qui servent ici à cacher

au regard des autres les larmes et le désespoir. Une femme ouvre. Surprise, inquiète. Craintive. Qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qui va m'arriver encore ? - "Vous n'auriez pas un peu de café, Madame ?" Mais la femme n'a rien, tout juste une planche lui servant de table, posée sur quelques cageots, des matelas, quelques couverts, des bougies, de vieux journaux. Alors elle s'en va, demandant ici et là chez d'aussi malheureux qu'elle, un peu de café, une tasse, du sucre, une cuillère, non plus pour les siens cette fois, mais pour cet inconnu qui passe. Et qui à son insu vient bouleverser son univers : si souvent montrée du doigt comme une bonne à rien, voici qu'elle est devenue quelqu'un pour quelqu'un. Non plus seulement, et comme à la dérobée, pour son mari et ses enfants, mais pour cet inconnu de passage, et par lui pour tous les autres. Elle est une femme à présent, capable de donner et donc de vivre et de créer. La misère est la même, et pourtant rien n'est plus comme avant.

Cet inconnu, c'est un prêtre. On dit qu'il est venu un jour de juillet. Et qu'un peu plus tard il s'est installé. Dans ce camp de la honte. Allez savoir pourquoi ! Certes il en étonne plus d'un, mais pourquoi faire ! Ainsi, il n'y a pas si longtemps, il était assis, tentant de retenir les prénoms des quelques enfants qui l'entouraient, lorsque quelqu'un l'interpelle : - "Vous n'auriez pas quelques sous ? C'est pour les enfants ! Il n'y a plus rien chez nous !" - "Qu'est-ce que vous voulez que je vous donne ? Je n'ai pas tellement plus que vous !" - "Comment ça ! Vous êtes curé, non ! Les enfants ont besoin, vous ne comprenez pas !" - "Je ne vais quand même pas vous donner ma soutane. Je n'ai rien, pas d'argent !" Elle n'en croit pas ses yeux : "Venez voir ce curé qui nous est arrivé l'autre jour, il n'a même pas d'argent ! C'est pas un curé, ça ! Qu'est-ce qu'il vient faire ?"

Et en effet, que veut-il donc ce Père Joseph, à venir habiter en ce lieu dont les ordures ne sont pas même ramassées, et que seules cinq bouches d'eau alimentent ? Qu'a-t-il derrière la tête ? Pour quel projet est-il là ? Au nom de qui a-t-il décidé de rester dans cette poussière qui n'en finit pas de poursuivre les 252 familles qui ont trouvé un semblant de refuge dans cet enfer, aux portes de Noisy-le-Grand ? Pourquoi venir "mains nues, pieds nus, au coeur de la misère" (1) ?

Ce ne sont pas là des images d'Epinal, donnant à comprendre la générosité chrétienne qui, pour mieux rencontrer les pauvres, invente de nouveaux procédés pédagogiques. Il s'agit là d'une manière d'être que l'expérience personnelle de la misère a construit chez le Père Joseph. "Né enfant de la misère, et resté un homme de la misère au plus profond de (lui)" (2), il savait ce qu'il en est de la souffrance et de l'enfermement engendrés par la trop grande pauvreté chez tant et tant d'êtres humains à travers le monde. Et surtout il reconnaissait en eux tous le refus constant des conditions de vie qui leur sont imposées et la volonté résolue d'en sortir. Blessé à jamais par les stigmates du malheur, ce qui demeure en lui une force inaltérable est la perception intime de l'aspiration des plus pauvres à la dignité et à l'avenir, au sourire et à la beauté. Etre des êtres humains, enfin ! "D'avoir vécu moi-même la plus extrême

pauvreté, confiera-t-il à des amis africains en 1981, m'avait appris que ces hommes, mes frères, au plus profond d'eux-mêmes ne voulaient pas vivre ainsi" (3).

* * *

“D’avoir vécu moi-même...” En effet, né d’un père polonais sans travail et d’une mère espagnole “constamment humiliée pour son dénuement” (4), l’enfant Joseph vit toute son enfance dans un bas-quartier d’Angers, où très tôt il aide à la survie de la famille : “Dans le combat pour la nourriture, écrit-il, je fus engagé dès mon tout jeune âge. (...) Un jour, une religieuse me demanda si je voulais servir la messe tous les matins. Ce jour-là, je fus embauché pour la première fois. Car c’était bien d’embauche qu’il s’agissait pour moi. En répondant à la messe, j’aurais droit chaque matin à un grand bol de café au lait (...) En plus, on me donnerait deux francs par semaine. Ce sont ces deux francs qui m’ont décidé. C’est ainsi que je commençai à prendre en charge la famille, avant l’âge de cinq ans” (5). Pour lui, “dès la petite enfance, se liaient manque d’argent, honte et violence” (6), et la conscience aigüe que sa famille, parce que trop pauvre, était “mise à part du quartier populaire, liée à l’ensemble par l’aumône, non par l’amitié” (7).

Dans cette vie tellement difficile, voici qu’un jour un enfant se fait attaquer par un garçon beaucoup plus fort. Et l’enfant Joseph le défend, se bagarre, bref lui casse la figure... Cette bagarre, en apparence anodine, est restée dans sa mémoire comme un tournant : “Ce fut, il me semble, le point de départ d’un combat où sans doute je serai perdant, mais que, tétu, je continuerai tout au long de ma vie” (8). Un tournant, parce qu’alors il comprend que ce n’est pas seulement pour sa propre famille qu’il doit se battre, mais pour les autres, pour tous ceux qui sont plus pauvres que lui, plus démunis, plus désarmés, plus faibles.

Un tournant qui le conduira jusqu’en ces lieux où jamais personne ne va. Apprenti pâtissier, puis membre de la J.O.C., séminariste, curé de paroisse à Tergnier et à Dhuizel (Aisne), où qu’il soit, il rejoint ceux qui ont le plus de mal à vivre. De 15 à 39 ans, il sait que telle doit être sa place. Pourtant il est à la recherche d’autre chose. Il est hanté par ceux dont personne ne veut, que personne jamais plus ne regarde, cerclés qu’ils sont par la misère et le malheur. Hanté par le plus pauvre, par celui qui n’est jamais là, par l’absent de toutes les rencontres et de tous les projets. Il sait, à l’intérieur de lui-même, que “la boussole qui (lui) est donnée dans l’Evangile (...) l’oriente toujours vers un au-delà, vers un hors-la-ville, vers des chemins creux où personne n’a envie d’aller” (9). Il perçoit clairement être appelé à “descendre toujours plus bas dans l’humanité souffrante” (10) pour rejoindre le plus exclu. Il vit ces années, et il ne cessera d’être ainsi sa vie durant, “dans l’inquiétude incessante d’aller vers de plus pauvres encore, vers ceux qui demeurent intouchés, comme

inaccessibles, en raison de leur trop grande misère” (11). Mais qui sont-ils ? où sont-ils ? Comment les voir, puisque “les chemins conduisant aussi bas sont toujours peu praticables” (12) ? A l’aube de sa quarantième année, telles sont les questions que ne cesse de se poser celui que l’on appelle, - est-ce affectueusement ? - “le curé de la racaille”.

Aussi, connaissant cette quête du Père Joseph, son évêque lui propose d’aller comme aumônier dans un camp de sans-logis, à Noisy-le-Grand. En y pénétrant un jour de juillet 1956, il n’y découvre pas vraiment un monde surprenant et incompréhensible. Car constate-t-il, “les familles que j’y rencontrais me rappelèrent la misère de ma mère, les enfants qui m’assaillirent dès ce premier instant, c’étaient mes frères, c’était ma soeur, c’était moi, quarante ans plus tôt, rue Saint-Jacques, à Angers” (13). Dans ce bout du monde et au milieu de ces familles à l’abandon, il se reconnaît chez les siens.

Mais en même temps il rencontre là ce dont il n’avait jamais encore été témoin : l’extrême du malheur, vraiment l’autre côté de la nuit, l’éloignement et le rejet de tout le reste de la société, l’enfermement de l’enfer. Il en éprouve un choc intense : “J’avais pourtant grandi dans la pauvreté et j’avais vu beaucoup de quartiers de misère, depuis. A Noisy-le-Grand, ce fut comme une révélation” (14). Un bouleversement qui ouvre pour lui un espace nouveau de compréhension et d’action. là dorénavant est sa place ; il sait l’avoir trouvée, même s’il ignore ce qu’il devra y accomplir.

Le rassemblement de ces familles en raison de leur misère lui fait découvrir une réalité fondamentale : ces gens que tout le monde considère comme un agglomérat de situations individuelles, un ramassis de familles-problèmes ou de cas sociaux, c’est un peuple. Un peuple, en ce sens que souffrant la même exclusion, ils ont le même courage et la même volonté de créer autre chose : malgré les apparences bien souvent contraires, ils sont déjà debout, en marche vers leur libération. Et dès les premiers jours, le Père Joseph fait irrésistiblement référence au “peuple d’Israël” et à sa longue traversée du désert. Il écrit : “Devenir combattant pour les exclus n’est pourtant pas si simple, car on ne se fait pas militant pour des individus épars. (...) Il a fallu que je les rencontre en un peuple, il a fallu que je me découvre faisant partie de ce peuple, que je me retrouve à l’âge adulte dans ces gosses des cités dépotoirs autour de nos villes, dans ces jeunes sans travail et qui pleurent de rage. Ils perpétuent la misère de mon enfance et me disent la pérennité d’un peuple en haillons” (15).

Cette arrivée à Noisy-le-Grand est ainsi pour lui comme une ligne de partage : les rencontres passées et les expériences accumulées se cristallisent, trouvent cohérence, ordre et signification. Elles trouvent aussi et surtout d’immenses perspectives aux

dimensions du monde et de l'histoire : "Ma propre vie à pris un tournant, écrit-il. Car ce jour-là je me suis promis que je ferais en sorte que ces familles puissent aller à l'ONU, à l'UNESCO, au Vatican, à l'Elysée" (16) En effet, depuis ce jour fondateur, il est comme taraudé par l'idée que la place des personnes et familles les plus pauvres ce n'est pas de mendier la nourriture ou le vêtement, ni de faire la queue aux soupes populaires de toujours, mais d'être, "en tant que peuple", là où les hommes discutent de l'avenir de l'humanité. Il veut donner la parole à ceux que depuis des siècles on avait empêché de parler, parce qu'il est convaincu que le peuple du "Quart Monde de tous les temps" a un message essentiel à donner au monde. Et parce que c'est l'essentielle condition pour que, à la fois, ce peuple sorte de la misère et que les sociétés parviennent enfin à leur maturité.

Et il a aussi claire conscience qu'"il est en notre pouvoir de mettre en échec la pérennité de la misère" (17), si chacun reconnaissait que "mener à sa fin la lutte de l'ignorance, de la faim, de l'aumône et de l'exclusion (...) (n'est) pas simplement affaire de gouvernement, mais aussi affaire d'hommes, acceptant de marcher avec les exclus, de lier leur vie à leur vie, parfois de tout quitter pour partager leur sort" (18).

* * *

Dans ce monde à l'orée des terres habitables, c'était l'intolérable quotidien, "parce que cela durait. Six mois, cela eut été supportable ; un an, ce ne l'était plus, et au bout de deux ans, cela eut été la révolte ou alors, l'abandon et couler avec la population. De cette crainte est née une première association ; c'était une manière de partager ce drame quotidien" (19). Et ainsi naît ce qui deviendra le Mouvement ATD Quart Monde. Dans ce camp de l'abandon, le Père Joseph prend très vite conscience que la destruction de cette plaie qui ronge les coeurs et les visages de ces très pauvres est illusoire sans un investissement humain : "Que pouvions-nous, les familles et moi-même, si des hommes et des femmes voulant ce que nous voulions : détruire la misère et sa honte, ne se portaient pas à nos côtés" (20) ? "Le remède de l'homme c'est l'homme", dit un proverbe wolof, souvent cité par le Père Joseph. En d'autres mots, il a la conviction que nous ne pouvons nous approcher du monde de la désespérance et le défendre, "qu'en nous compromettant, nous ne pouvons partager sa vie qu'en lui donnant la nôtre" (21).

Avec les premiers "volontaires" qui le rejoignent dès le début des années 60, d'abord pour un temps, puis à plus long terme, il construit avant tout une bibliothèque, un jardin d'enfant et une chapelle, - tant il sait pour l'avoir vécu lui-même l'aspiration de tous au savoir, à la beauté et à la spiritualité. Malgré l'absence de moyens et l'hostilité de beaucoup, il va totalement renverser l'approche traditionnelle de la charité (répondre au manque en faisant l'aumône, aux problèmes en donnant des

solutions administratives...) : ce qui est exigé n'est pas de soulager la misère, mais de la détruire. Il faut certes remédier à l'urgence, mais sans jamais perdre de vue que la priorité est de permettre aux très pauvres eux-mêmes de devenir moteurs et inspireurs de ce que les autres tentent de mettre en oeuvre pour eux. Noisy, malgré la boue et la désespérance, devient le lieu où un autre projet de civilisation voit le jour, où s'engendre une révolution de la pensée et des manières d'être. Un lieu d'où se répand l'appel à mettre au centre le plus pauvre, à le considérer comme la référence de tous les projets et de toutes les politiques, à le laisser questionner tout ce qui a été conçu sans son effective participation.

La vie du Père Joseph se confond désormais avec la vie et le développement du Mouvement Quart Monde. De Noisy, ceux et celles qui l'ont déjà rejoint partent vers d'autres lieux de la région parisienne, puis en divers pays d'Europe, aux Etats-Unis d'Amérique, et aussi à partir de 1978 vers les pays du tiers monde, en Amérique du sud, en Afrique, en Asie. Et lui ne cessera de voyager, à la fois pour encourager les équipes de volontaires du Mouvement et pour apprendre des plus pauvres du monde. Il ne cessera de questionner ceux et celles qui survivent, et aussi ceux et celles qui se sont portés à leur côté. Il ne cessera de porter partout et auprès de quiconque, y compris des plus "grands", témoignage de ces "millions et millions d'enfants, de femmes et de pères qui sont morts de misère et de faim", et dont il se percevait l'héritier (22).

* * *

Le Père Joseph ne fut évidemment ni le premier ni le seul à écouter les plus malheureux du monde et à se laisser transformer par eux. Mais ce qui fut spécifique dans sa démarche, c'est qu'elle était issue "du bas", et qu'aujourd'hui encore elle peut donner à comprendre, de l'intérieur, combien, pour changer les choses et le monde, il est non seulement possible mais indispensable de s'appuyer sur les forces, la pensée et la volonté de s'en sortir des plus pauvres eux-mêmes. De les considérer vraiment comme des maîtres à penser autrement la société, et donc comme des leviers pour la paix de tous, sans exclusive.

Si cette démarche fut possible, c'est qu'il savait, l'ayant vécu, ce qu'un homme humilié porte au fond du coeur, ce qu'une femme désespérée espère encore, pourquoi certains enfants n'ont plus que leurs larmes à donner au monde. Et que d'avoir vécu lui-même la plus grande pauvreté lui avait appris ce qu'aucune université n'enseigne : que les plus pauvres du monde n'attendent pas la charité publique, mais qu'ils attendent qu'on les écoute enfin, à égalité d'humanité. "Ne suis-je pas un être humain, qu'on me traite comme ça !"

Pour commencer de mener le peuple du Quart Monde à cette libération, la route sera longue pour le Père Joseph. Et difficile. Il ne faut pas croire qu'il lui suffisait d'ouvrir la bouche pour être écouté... Il savait trop ce qu'il y a plus loin que la seule pauvreté, et cette connaissance est gênante pour tout le monde... Il lui fallut traverser le découragement et la lassitude, l'insécurité et la solitude, dépasser la blessure intérieure qui obscurcissait en lui ce qu'on appelle la confiance en soi. Il lui fallut compter sur les autres, au risque parfois de ne pas aller aussi loin qu'il aurait voulu, ou de laisser sa pensée se fondre dans les mots des autres... A cinquante ans, à soixante ans, à soixante dix ans même, il a souvent, encore, été un homme humilié. Humilié, - parce qu'on refusait d'écouter son peuple...

Mais il puisait inlassablement la force et l'audace dans la contemplation de Jésus, qu'il reconnaissait pauvre parmi les pauvres, misérable révélant la nature même du Père. Ce Christ "prenant condition d'esclave" (Ph 2, 7) était pour lui bien davantage qu'un modèle : le visage d'un Dieu pauvre, et libérateur en raison même de sa faiblesse. Parce qu'irradiées par la foi en la Résurrection du Christ, les nuits traversées ne pouvaient s'achever que dans la clarté d'un 14 février.

Notes

- (1) Père Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Eglise*, Paris, éd. du Centurion, 1983 (2^{ème} éd. : 1994), p. 16.
- (2) *Id.*, p. 69.
- (3) Père Joseph Wresinski, "Une histoire précieuse et révélatrice", dans *Quart Monde*, 125(1987), p. 8.
- (4) Père Joseph Wresinski, *Heureux vous les pauvres*, Paris, éd. Cana, 1984, p. 17.
- (5) *Les pauvres sont l'Eglise*, op. cit., p. 9.
- (6) *Id.*, p. 11.
- (7) *Id.*, p. 13.
- (8) *Id.*, p. 14.
- (9) *Id.*, p. 123.
- (10) *Id.*, p. 60.
- (11) *Id.*, p. 62.
- (12) *Id.*, p. 133.
- (13) Commentaire (1984) du film "Rue des fleurs" (1962).
- (14) *Les pauvres sont l'Eglise*, op. cit., p. 68.
- (15) *Id.*, p. 14-15 (c'est nous qui soulignons). Ce texte se trouve à la fin d'un récit sur son enfance, datant de 1970. Il fut ensuite publié en préambule au livre *Les pauvres sont l'Eglise*.
- (16) *Id.*, p. 69.
- (17) *Id.*, p. 15.
- (18) *Ibid.*
- (19) *Id.*, p. 152.
- (20) *Ibid.*
- (21) *Id.*, p. 64.
- (22) Père Joseph Wresinski, *Strophes à la gloire du Quart Monde de tous les temps*, 17 octobre 1987.